

Le Manoir  
Blangy-le-chateau  
(Calvados)

Le Manoir de Blangy, 11 juin 1958

## RÉCIT DE VACANCES — Août 1908

### Exposition coloniale franco-anglaise en 1908

Ce récit est adressé à ma sœur THÉRÈSE, encore célibataire, qui se trouvait probablement en ce mois d'août à Jamproyes, chez notre sœur aînée LAURE JEANNIN-NALTET.

J'habitais Bourges depuis deux ans :

D'octobre 1906 à octobre 1907, j'y avais été sous-lieutenant au premier régiment d'artillerie.

Depuis octobre 1907 j'étais resté à Bourges comme chef du service des études à la Société des FONDERIES DE ROZIÈRES (article de fonte, et spécialement cuisinière).

Je devais peu après reprendre l'uniforme pour un mois de grandes manœuvres, puis quitter les Fonderies de Rozières pour entrer à Paris (3 rue Frédéric Bastiat, VIII) à la recherche d'une situation à l'étranger.

On admirera les progrès de l'industrie depuis cinquante ans.

J'en étais encore en 1908 à la lampe à pétrole.

La machine à calculer n'était encore ni simple ni pratique.

La rivalité des machines à vapeur et des moteurs à gaz paraît de l'histoire ancienne, devant nos modernes turbines, etc.

Tout ce que j'ai raconté là est dépassé. Cette rétrospective sera peut-être encore utile et agréable à lire.

Jean Tommy-Martin.

# RÉCIT DE VACANCES — Août 1908

## Voyage à Londres

*Lettres de Jean Tommy-Martin à sa sœur Thérèse*

GAILLON, 14 août 1908

Ma chère Thérèse,

J'ai laissé à Paris les WEILLER et les ALBERT MARTIN en bonne santé et je suis arrivé hier soir, ici, pour le dîner.

GAILLON est une toute petite ville, ou plutôt un grand village. La garnison de deux compagnies d'infanterie est un luxe superflu. Quatre gendarmes et un brigadier auraient largement suffi.

J'ai trouvé Jacques à la gare. Nous avons dîné ensemble et je suis venu coucher dans son très modeste home. Il a loué une grande maison, beaucoup trop grande pour qu'il puisse la meubler et ces pièces vides ont un air lamentablement triste. Heureusement qu'il n'est pas ici pour longtemps.

Les trois autres lieutenants m'ont fait un très aimable accueil. Nous avons déjeuné tous ensemble ce matin.

J'ai vu à Gaillon deux choses intéressantes : la caserne et la côte.

La caserne est construite sur une hauteur dominant la ville. La situation est superbe. Le monument primitif était un très beau château Renaissance. La propriété de campagne des cardinaux d'Amboise, archevêque de Rouen (je crois qu'ils furent deux, successivement, à cumuler ces titres, l'oncle et le neveu) – La porte encadrée par deux tours XVI<sup>e</sup> siècle est imposante.

Il y avait là une sentinelle, lignard en pantalon rouge, qui à notre passage, porta l'arme sur l'épaule (Jacques était en tenue). Le contraste était remarquable entre ce soldat moderne, armé du fusil Lebel et la voûte de la porte en pierre sculptée, fouillée dans tous ses détails, du style Renaissance le plus pur.

Pendant une seconde, j'ai regretté que nos soldats aient abandonné la culotte courte et le pourpoint à crevés et remplacé la hallebarde par la prosaïque baïonnette.

Les bâtiments ont été aménagés pour leur usage actuel par le service du Génie qui a fait preuve d'un parfait mauvais goût (et pourtant on enseigne l'architecture à l'école polytechnique !) Tout est abîmé, excepté la belle vue que l'on a de la terrasse sur la vallée de la Seine.

Après la caserne, ce qu'il y a de plus curieux à Gaillon, c'est le passage des automobiles. Nous sommes sur la route de Paris au Havre à 100 km de la capitale. Par cette belle journée d'été, les voitures se succèdent de minute en minute. Parfois même on en voit trois ou quatre à la fois.

À la sortie de la ville, au bas de la fameuse côte de Gaillon, il y a un tournant dont un côté est très abîmé et l'autre intact ; parce que tous les chauffeurs suivent la corde pour profiter de la pente favorable du dos-d'âne. Le service des ponts et chaussées ignore encore les virages.

15 août 1908

Ce matin, grand-messe dans l'église principale de Gaillon. Le manque d'hommes est saisissant. Il n'y a que des femmes et des enfants. Le sexe dit fort au-dessus de vingt ans est représenté par le curé, le sacristain, le bedeau — un vieillard — trois ou quatre Parisiens en villégiature ou hobereaux de l'endroit, Jacques (seul soldat en tenue de la garnison) et moi. S'il y avait là d'autres hommes, ils se sont soigneusement cachés derrière les piliers.

Il faut espérer que la foi est vive dans la partie féminine de la population. Mais je crois que l'on peut enregistrer comme un fait acquis, la disparition du ménage chrétien dans ce coin de la France.

L'après-midi, nous avons fait une promenade autour du fameux château de Tournebut. Il a été entièrement rebâti et je ne pense pas qu'il ne reste rien des anciennes cachettes.

Dimanche, 16 août 1908

Jacques m'accompagne jusqu'à la gare et je file par OISSEL vers la Lande. Il y avait six ans que j'avais quitté CAUMONT. Monsieur MARC et Madame CHAMPY sont restés les mêmes, mais tous les autres ont vieilli.

Le curé chanta la grand-messe avec son zèle habituel, mais je fus frappé de ce qu'il avait maintenant tous les cheveux blancs. Je déjeunais seul avec Madame Champy et ce ne fut pas sans émotion que je me retrouvais dans cette vieille maison si remplie de souvenirs. Le salon a été entièrement remis à neuf et est fort coquet. Après avoir longuement causé avec la maîtresse du logis, je fis le tour du plateau, cherchant à avoir tous nos amis. Il y avait tennis chez les RICHER. C'était une très agréable réunion. On me prêta des souliers et une raquette et on me fit jouer, bon cinquième, une partie. Laissant mes deux partenaires défendre la partie arrière du camp, je me plaçai au filet. Nous avions une très belle avance, lorsque Jean Richier survint. Il se plaça bon sixième dans le camp adverse et vieux joueur du Racing club, il décida rapidement la victoire à changer de côté. Très recommandable par les chaudes journées d'été, le tennis à six joueurs à l'avantage de ne pas fatiguer les gens paresseux.

Après dîner, Madame et Mesdemoiselles des MAISONS vinrent passer la soirée chez Madame Champy. Longtemps nous causâmes des années passées et des amis absents.

J'ai couché dans le lit de François de NERVILLE. J'y tenais tout juste, mais je ne suis pas même retourné une fois. J'ai dormi comme un bloc jusqu'au lendemain matin.

Lundi, 17 août 1908

Madame Champy, elle-même, est venue me réveiller avant le jour. Nous avons pris ensemble une tasse de thé. Je ne savais comment la remercier de m'avoir accordé une si bonne hospitalité. Ce n'est pas sans mélancolie que je suivis la route de la gare.

Elle n'a pas changé la gare de la Lande. Elle a toujours l'air d'un poste avancé de la civilisation, perdu, noyé dans la grande forêt primitive. À cinq heures du matin il y fait Joliment frais, je dirai même froid, bien que nous soyons en pleine canicule. Tout le vallon était rempli de brume. C'est sans doute ce climat exceptionnel qui tenta les rois des mers venus sur leurs barques des fjords de la Norvège. Les grandes falaises dominant la Seine, les forêts alors immenses et la fraîcheur de la température dans cette contrée ont peut-être prit préférer la Normandie à la basse Loire et à la Gironde.

Je suis arrivé à Dieppe vers 10 heures après avoir voyagé avec un paysan des environs d'Elbœuf qui m'a dit faire le voyage trois fois par semaine pour aller vendre ses fruits à sa riche clientèle des bains de mer.

Pendant tout le trajet, j'eus sous les yeux son panier plein de pêches, des pêches superbes, appétissantes, de vraies merveilles. Ce fut pour moi, comme une révélation biblique. J'ose affirmer que le fruit mangé par notre mère Ève était une pêche. Jamais une pomme n'aurait suffi pour tenter la femme, tandis que pour une belle pêche, bien mûre et sans défauts, je comprends que l'ont ait envoyé à la damnation tout le genre humain.

J'ai passé la journée à Dieppe en compagnie de Monsieur BURFEAU, de sa femme et de ses enfants. J'ai déjeuné et dîné avec eux et je les ai quittés pour aller prendre le bateau de nuit. Pourtant, j'ai trouvé quelques heures dans l'après-midi pour aller à Arques, au pied du vieux château fort visiter une très intéressante usine de soie artificielle où un de mes camarades de promotion était ingénieur. On ne vient pas souvent le déranger et il me fit tout voir avec une grande complaisance.

Mardi, 18 août 1908

Le paquebot de nuit était plein comme un œuf au moins pour les secondes classes. La traversée fut très bonne sur une mer d'huile. Nous étions à Newbranen avant le lever du soleil. Nous traversons la douane et le train nous emmène directement sur Londres.

La capitale anglaise est pleine de provinciaux, de coloniaux et d'étrangers comme moi. L'hôtel où je pensais descendre n'a plus une chambre libre et je suis obligé de m'installer au Manchester Hôtel dans une chambre très ordinaire à un prix si fabuleux que je n'ose pas l'écrire ici.

Dimanche, 23 août 1908

Toute cette semaine, j'ai eu le même programme. Je me suis levé tard pour prendre aux Anglais une de leurs bonnes habitudes. Je me suis mis chaque jour sur la conscience et sur l'estomac deux œufs pochés sur du pain grillé. Une ou deux tasses de thé, des tartines de pain beurré en nombre respectable, enfin des tranches de viande froide, deux, trois, quatre ou même cinq suivant leurs dimensions. Vers dix heures du matin, bien lesté, je grimpais sur l'impériale d'un bus à chevaux (antique moyen de locomotion) ou d'un motor bus, plus rapide, mais encore assez rare.

Le Manchester Hôtel est au centre de la ville et l'exposition franco-britannique de Shepherds-Bush est à l'extrême Ouest, c'est à dire à un très grand nombre de kilomètres de mon logis ; mais je trouve à cette traversée de Londres, un charme tout particulier. Ce que j'admire là plus, c'est l'adresse des petits ramasseurs de crottins. Ce sont des gamins qui paraissent avoir de dix à quinze ans. Ils sont armés d'une pelle et d'un sang froid exceptionnel. Ils se meuvent avec aisance dans un fouillis inextricable de voitures et d'automobiles et remplissent leur fonction sociale avec une conscience digne d'un meilleur sort. J'ai consacré tous mes après-midi à la visite de l'exposition où je déjeunais vers deux heures et dînais à huit heures. Puis je rentrais par le Tube (exactement notre métro) me coucher au Manchester Hôtel.

## L'exposition de Londres



À côté de nos expositions de 1889 et de 1900, celle-ci est minuscule. Il n'y a que deux pays représentés et il faut reconnaître qu'ils n'ont pas fait des frais exagérés. Il y a de grands terrains vides que l'on cherche vainement à masquer par des toiles peintes représentant des paysages imaginaires. Et une partie vraiment trop considérable des bâtiments est affectée aux restaurants.

Le nom de LYONS AND CO (presque notre bouillon Duval) se retrouve tous les cinquante mètres. En somme l'exposition proprement dite n'est que, l'accessoire de l'entreprise commerciale de ce sympathique restaurateur. Cette opinion est exagérée, mais doit contenir une part de vérité.

Au reste, Lyons and Co affirme qu'il ne fait aucun bénéfice et je le crois aisément, car il m'a nourri très convenablement et j'ai rarement dépensé plus de trente sous par repas.

Les bâtiments de l'exposition sont blancs ou plutôt jaune très clair. Tout est construit dans un genre oriental avec de jolies tours. C'est fort élégant et de très bon goût. Les nombreux bassins, les rivières et les parterres de fleurs font du centre de l'exposition, un réel paradis, mais le pourtour ressemble un peu au Sahara. Les chameaux du village hindou qui s'y promènent complètent l'illusion. Les attractions sont nombreuses. On eut la bonne idée de les grouper loin de la partie sérieuse.

Le plus remarquable, est le flip-flap, dans lequel je me suis abstenu de monter, trois ou quatre montagnes russes ou dérivées de ce genre. Je me suis aventuré dans un de ces appareils pour s'y passer, mais on ne m'y reprendra plus. La sensation dans la descente m'a été tout à fait



L'exposition de Londres et son fameux flip-flap.

désagréable. J'ai eu pendant deux secondes une douleur atroce à l'estomac. C'est peut-être ceux qui tentent les Londoniens et spécialement les femmes, car l'on fait la queue et une queue interminable devant ces appareils.

Le village sénégalais occupe une vaste place dans les colonies françaises. Je n'y suis pas entré. Mais en revanche, j'ai visité avec soin, le village irlandais, au nom subjectif de BALLYMACLINTON. J'ai passé là deux heures intéressantes. Malheureusement, la reproduction que je suppose très exacte du village irlandais et un peu encombré par la vente des cartes postales et

des objets de fabrication celtique (?) (Prononcer Keltik) ainsi que par une propagande anti tuberculeuses intensives. Une autre attraction curieuse est dans le grand amphithéâtre de Ceylan. En une heure de représentation, j'ai vidé la coupe des plaisirs que peuvent offrir les rajahs hindous.

C'était vraiment très bien. Il y avait de tout : des danseuses orientales, des acrobates opérant sur le sommet de bambou de 6 m de haut, un montreur d'ours malabar, des cavalcades, des éléphants plongeurs et enfin une chasse au tigre. Ce n'était pas banal.

Je citerai comme dernière attraction le cinématographe Pathé qui a un succès mérité.

Passons, maintenant, aux choses sérieuses. J'ai eu le regret de constater que l'exposition de ROSIÈRES était trop terne. Nos concurrents ont eu l'habileté de mettre en vedette des pièces nickelées ou émaillées de couleurs claires. Nous avons aussi voulu mettre trop de choses dans un espace de neuf mètres carrés, et nos fourneaux se touchant les uns les autres ne sont pas mis en valeur. C'est à noter pour une autre fois.

La métallurgie française a en somme peu de représentants. Quantité de maisons se sont abstenues.

Je dois pourtant signaler dans la salle des machines, les expositions de carrosserie, l'exposition de la tréfilerie du Havre dont le sommet domine tout le hall et le stand très intéressant de l'artillerie. Un employé très complaisant m'a montré tout le mécanisme du canon de 75, modèle Schneider, qui fut le concurrent de notre canon actuellement en service. J'ai manœuvré avec le pouce et l'index un gros canon de marine d'une mobilité merveilleuse. Il y avait là des plaques d'essai, des obus de tous modèles, des pièces attelées et d'autres en batterie. Mon âme d'artilleur en était émue.

Les travaux publics tiennent une grande place et sont bien présentés. Le ciment armé fait triompher la maison Hennebique, mais ses concurrents l'atteignent déjà.

L'entreprise Hersent expose des plans détaillés, surtout des ports de commerce. Je cueille au passage tous les renseignements concernant le port de ROSARIO.

La Société du canal de SUEZ affiche des tableaux devant lesquels je me suis longuement arrêté.

L'un d'eux donne le nombre et le tonnage des bateaux qui traversent l'isthme chaque année.

L'Angleterre tient la tête dépassant toutes les autres nations réunies (63 % environ). Il y a vingt ans, les Anglais ont atteint 75 et même une année 79 %.

Un autre tableau narre l'histoire des fièvres paludéennes à Ismaïla.

Il y avait 2 000 cas par an. Tous les travaux étaient rendus impossibles. Les ouvriers tombaient tous malades.

On opéra scientifiquement. On découvrit que la maladie était donnée par la piqûre des moustiques. On étudia les moustiques. On constata que les larves se développaient à la surface des eaux stagnantes. On procéda alors à l'assainissement de la ville en comblant les marais et en pétrolant toutes les surfaces d'eau libres. On fait chaque semaine une visite de toutes les maisons, spécialement pour les fosses d'aisances.

Le résultat obtenu a été merveilleux. Les fièvres ont disparu comme par enchantement. La méthode est aujourd'hui classique, mais il est bon d'en rappeler l'origine. C'est tout à l'honneur de la Société du canal de Suez.

La partie anglaise du hall des machines est assez considérable. Toutes les machines sont en marche, malheureusement pour moi, les maisons dont j'aurais voulu voir les produits se sont bien gardées d'exposer et je ne m'attarde pas trop longtemps devant les machines-outils, les locomotives et les réductions de bateaux.

Deux expositions placées l'une en face de l'autre sont très curieuses. C'est une maison bourgeoise avec toutes les applications du gaz et une autre maison avec toutes les applications de l'électricité.

Les meubles sont superbes, confortables et l'ingéniosité des exposants dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Je me rappelle une baignoire électrique, un fer à repasser à gaz, des ventilateurs et même un éventail électrique, etc., etc.

Je dois d'ailleurs reconnaître que la maison du gaz était mieux éclairée que celle de l'électricité, mais les tuyaux en métal flexibles pour le gaz et les cordons pour l'électricité, qui vont des murs aux lampes, me paraissent dans les deux maisons un inconvénient très grave. Je préfère encore la lampe à pétrole, en attendant mieux.

Nos grands couturiers ont des stands superbes. Nos bons amis les Anglais sont absolument enfoncés dans cette partie. La richesse et le luxe vêtements femmes sont inouïs. Ils sont présentés sur des mannequins de cire très gracieux au milieu de salons très bien meublés. Je n'avais jamais rien vu de pareil.

L'exposition de fourrure tes frères REVILLON fait aussi sensation. C'est une série de scènes artistiques genre Musée Grévin montrant comment la société se procure ses fourrures.

Le contraste entre les deux dernières scènes est saisissant. D'un côté on voit le cimetière de la baie d'Hudson où dorment les agents de la maison Révillon, enfouis sous la neige aux rayons du soleil boréal sanglant tout près de l'horizon.

De l'autre côté, on voit une loge de l'opéra remplie de femmes élégantes et gaies couvertes des plus belles fourrures que l'on puisse rêver.

Le bon public est très frappé du rapprochement des deux tableaux.

Comme j'ai passé tout l'hiver dernier à calculer de tête, j'ai été très désireux de trouver une machine à calculer mécanique j'ai vu quatre ou cinq types français et anglais, mais les prix sont très élevés et le problème particulier que je voulais résoudre : la multiplication des nombres de cinq chiffres, n'a pas encore trouvé de solutions pratiques.

Des machines à calculer exposées sont ou bien de simples machines à additionner, bonnes pour vérifier les comptes d'une maison de banque ou de commerce quelconque ; ou bien sont des appareils énormes et encombrants, résolvants toutes les opérations d'arithmétique. Ce sont que des instruments dignes de figurer dans des musées qui feraient la joie des membres de l'Institut, mais ils sont trop coûteux est parfaitement inutilisable dans la pratique.

Une jolie exposition et celle des coffres fort FICHET. Il y a là, des meubles genre Louis XV qui sont fort beau. Leur élégance extérieure n'enlève rien à leur solidité. Mais la maison Fichet s'abstient soigneusement de faire savoir au public que les voleurs d'aujourd'hui, armés chalumeau oxyhydrique, sont capables de percer en quelques minutes tous les parois d'acier.

Ce qu'il y a de plus intéressant à l'exposition de Londres ce sont les palais coloniaux. À eux seuls, ils méritaient le voyage.

Le Canada n'est plus une forêt vierge, enfouie sous les neiges, peuplée de rares Peaux-Rouges. L'Australie et la Nouvelle-Zélande ne sont plus des steppes habitées par quelques sauvages, au dernier échelon de l'espèce humaine. Ces pays sont aujourd'hui deux puissantes républiques qui grandissent chaque jour sous la protection du drapeau britannique.

Ça a été pour moi une révélation. Il y a là-bas, de l'autre côté des mers, des nations riches, prospères, auxquelles un sol généreux donne en abondance tous les biens de la terre.

Ces Anglais transplantés aux antipodes ont voulu épater leurs cousins restés en Europe et je dois dire qu'ils y ont pleinement réussi.

J'ai vu des gerbes de blé gigantesques avec des grains énormes et bien formés ; des pommes d'une taille invraisemblable, exposées par milliers.

Dans des appareils réfrigérants, on a exposé des viandes venues des colonies anglaises. Il y a là, des pièces dignes de nos meilleurs concours agricoles. Les mineurs ont envoyé de superbes échantillons de leurs trouvailles : charbon, fer et cuivre.

De véritables monuments, des arches triomphales ou des pyramides rappellent le poids d'or dans l'on a tiré des mines dans les derniers siècles.

Ces blocs dorés ne sont pas toujours jolis, mais ils impressionnent beaucoup.

Sur les murs des palais, de courtes inscriptions racontent l'histoire de ces peuples jeunes ; les quelques chiffres que j'ai lus sont plus éloquents que tous les discours.

Mais cela ne suffisait pas à ma curiosité et dans chaque palais, je suis allé voir le représentant de la colonie. Partout, j'ai reçu le meilleur accueil. Étant fabricant de fourneaux, je demandais quels étaient les prix des fourneaux exposés. Cela me faisait une entrée en matière. On fabrique de superbes fourneaux au Canada, et cela je le soupçonnais bien, mais je ne pensais pas avoir des concurrents dans la Nouvelle-Galles-du-Sud et dans le Queensland. Ces fourneaux australiens sont très beaux, solides, sérieux. Ce n'est pas de la camelote du tout.

Hier, j'ignorais l'existence de ces maisons, demain, il faudra lutter contre elles pour garder nos clients de Madagascar et d'Indochine, en attendant le jour où ils viendront en Europe.

Les représentants coloniaux étaient d'une complaisance inépuisable et la générosité de leur gouvernement est extraordinaire. Je rapporte de ma visite à Londres une véritable bibliothèque. J'ai dû acheter un panier, car ma valise était devenue trop petite pour mettre toutes ces brochures. Lorsqu'on l'on me donnait gratuitement un petit pamphlet de quelques pages, je le prenais sans sourciller ; mais lorsque l'on m'offrait un véritable volume sur beau papier bien imprimé, avec de nombreuses gravures, je demandais toujours : « How much ? » Et toujours on me répondit : « No charge ». Une seule fois on me demanda un penny (deux sous) que je donnais sans difficulté.

Je sais bien que ces brochures n'étaient pas données à tout le monde, mais en fait, on ne les refusait jamais à ceux qui en faisaient la demande. Ce sont des centaines de mille francs que les colonies anglaises dépensent pour se faire connaître et pour attirer les émigrants.

Une chose remarquable chez ces peuples jeunes, c'est qu'ils semblent avoir déjà certaines qualités des peuples vieillissants dans la civilisation. J'ai beaucoup admiré les pianos canadiens et les mobiliers australiens. Ce sont des meubles en très beau bois. Ils semblent confortables, riches. On sent qu'ils ont été fabriqués pour des gens qui vivent à leur aise. Ce qui m'étonne le plus, ce qu'ils ont très bon goût. C'est un style inconnu chez nous, à peine teinté de ce qu'on appelle « Art moderne ». Je ne sais comment le définir, mais certainement on doit reconnaître que c'est très bien.

J'ai vu des reliures exquises, venues de Sydney. De vraies pièces de collection et au beau milieu de l'exposition de la Nouvelle Galle du Sud, pays qui est aux antipodes de la Grèce, je me suis trouvé face à face avec des bustes de plâtre imités de l'antique. C'était des têtes athéniennes d'une pureté classique. Cela m'a laissé rêveur.

La conclusion que j'ai tirée de tout cela, c'est que depuis un demi-siècle, il est né des peuples dont ne savons rien, mais qui sont déjà aussi civilisés que nous.

Ils sont intelligents et instruits. Ils sont menés par une élite d'hommes que peuvent envier nos vieilles aristocraties. En outre, ils disposent de richesses immenses qu'ils commencent fiévreusement à exploiter. Je crois que l'avenir leur appartient.

Monsieur BUREAU m'avait donné une très chaude lettre de recommandation auprès de Monsieur PERIER, attaché commercial à l'Ambassade... mais Monsieur Perier était en voyage en France. J'allais me présenter au Consulat général où je demandais Monsieur ALICOT, Consul suppléant. Je me souviens de son nom, son père, le député ayant été le confrère de Papa et d'oncle Albert.

Il me fit excellent accueil et commença par m'inviter à déjeuner. Puis il me mit en rapport avec Monsieur FENESTRE, conseiller de commerce extérieur, gros représentants de

maisons métallurgiques à qui j'ai exposais mon désir. Je voulais voir une grande industrie anglaise de près, pénétrer dans les ateliers et causer avec un contremaître ou un ingénieur.

Dans les 24 heures, Monsieur FENESTRE me procura une excellente lettre d'introduction signée JEANS.

Le père de Monsieur JEANS était directeur (et l'est m je crois) dans la revue métallurgique anglaise IRON AND COAL. On le considère comme le père de la métallurgie anglaise.

La lettre était pour Monsieur COOK de la maison BELLIES AND MORCON à BIRMINGHAM. Aussitôt que le j'eus la lettre en mains, je remerciais Monsieur FENESTRE et je sautais dans un cab qui me mena à EUSTON, la gare du Nord-Ouest. Je pris mes colis au passage et j'arrivais juste à temps pour prendre le train de sept heures pour Birmingham.

C'est le train le plus rapide. Il fait le trajet juge en deux heures.

Je passais ces deux heures dans le wagon-restaurant de 3° classe. Il était si luxueux, que je me demande avec curiosité comment peut-être le wagon-restaurant de 1° classe. C'est peut-être le même.

De Londres à Birmingham, la voie est quadruple. La ligne que nous suivions, celle des rapides, ne possède aucun embranchement, elle est directe. Tout le service des trains de marchandises et des voies secondaires se fait sur l'autre ligne. (À seconde vue, j'ai constaté que ce détail était inexact). Cela supprime les chocs très désagréables que nous avons dans les rapides français à chaque gare quand nous passons sur une aiguille.

D'autre part, les wagons sont merveilleusement suspendus est très bien attelés on a parfois la sensation d'être bercé, mais il n'y a jamais le moindre heurt. Nos compagnies de chemin de fer ont beaucoup de choses à apprendre des Anglais.

Birmingham est une très grande ville, probablement plus grande que Lyon et beaucoup plus animée. À neuf heures du soir, je m'installe à l'ACORN HOTEL. C'est également là que descend le roi ÉDOUARD (mais pas au même étage). Je suis juste sous le toit, mais dans une chambre fort élégante et en même temps très hygiénique. C'est du Touring-Club grand luxe.

Je paie très cher, mais je n'ose me plaindre, car à Londres je payais aussi cher et j'étais beaucoup moins bien et surtout moins proprement logé. Les tramways circulent jusqu'à onze heures et demie du soir et les grandes rues restent animées très tard. Ça ne ressemble en rien à mon village de BOURGES. Cette ville de province anglaise est une grande capitale.

Une chose très curieuse, c'est que toutes les maisons sont neuves. La pierre des anciennes maisons était mauvaise et on a reconstruit toute la ville dans les quarante dernières années.

J'ai fait si bon somme, que je ne me suis pas réveillé le lendemain et la femme de chambre a frappé à ma porte et m'a dit, très scandalisée, qu'il était plus de 10 heures.

Bourges, le 31 août 1900

Je fis une rapide visite de la cité de Birmingham. Elle possède quelques beaux passages dont les devantures de boutiques méritent d'être regardées. J'allais dans l'après-midi me présenter aux usines BELLIS et MORCON. Ce sont trois usines contiguës. Il me fallut parlementer une grande demi-heure avec le gardien, puis avec un boy de bureau, puis avec M. COOK lui-même. Il était très aimable, mais craignait d'avoir à faire à un concurrent peu délicat. Je finis par avoir gain de cause et pendant deux heures, Monsieur COOK me fit visiter lui-même, la plus importante des trois usines. J'ai vu des pièces de fonte coulées d'une seule pièce pesant trente-cinq tonnes. C'est plus gros que nos marmites !

Mon guide me donna, avec beaucoup de complaisance, tous les renseignements que je lui demandais. Je sortis de là avec une très haute idée de la grande métallurgie anglaise.

La maison BELLIS et MORCON, construit des machines à vapeur destinées à des stations centrales électriques. Il semble sûr de leur avenir. Nous allons croissant chaque année me dit mon interlocuteur. Ils ont brisé les reins de tous leurs concurrents anglais. Mais je n'oublie pas ma conversation il y a deux ans avec un maître de forges luxembourgeois, me disant : « Toutes nos stations électriques seront tout ou tard alimentées par des machines à gaz. Elles sont moins sûres que les machines à vapeur, mais cela nous importe peu, l'économie est considérable. Il suffit

d'avoir des machines de rechange, en général une sur quatre ». Qui des deux a raison : l'Anglais ou le Luxembourgeois ? L'avenir seul le dira. Pour moi, je me félicite d'avoir été en contact, seulement pendant quelques heures, avec de pareils hommes.

Monsieur BIAN à Luxembourg, dirigeant six cents ouvriers dans une des fonderies de sa société et disant sans forfanterie, sans aucune vanité : « Nous allons construire une aciérie de douze millions avec une partie de nos réserves ».

Monsieur COOK, à Birmingham, commandant deux mille ouvriers et pourtant très simple, très modeste, me disant d'un ton naturel : « Voici la plus grande plate-forme d'essais du monde. Nous avons détruit nos concurrents ». (Il parlait de ses seuls compatriotes). Sa main gauche était privée de doigts, une scie avait dû, jadis, lui faire cette amputation et il portait un costume correct, mais sans élégance. Ce sont de grands chefs d'industrie, de vrais conducteurs d'hommes. Ils sont arrivés aux postes qu'ils occupent moins par leur naissance que par leur talent. Ils ne sont pas grisés par leur puissance. Je ne sais pas si en général nos grands patrons français ont la même hauteur.

Un détail m'a frappé — significatif — la loi anglaise ne dit rien à ce sujet et il y avait à Birmingham de très beaux lavabos à la sortie des ateliers. La loi française oblige les industriels à mettre des lavabos et malgré la loi, ils n'en mettent pas.

Birmingham et la patrie d'adoption de NEWMAN. C'est là qu'il vécut une trentaine d'années après sa conversion et c'est à l'oratoire de la rue Hagley qu'il mourût.

Grand admirateur du mouvement d'Oxford, je voulus faire ce pèlerinage. Je me présentais comme un étranger, admirateur des livres de Newman, désireux de voir les lieux où il avait vécu. Je fus reçu par father Charles, un géant qui me dépassait d'une vingtaine de centimètres. Il me fit visiter tous les bâtiments de l'Oratoire où vivent une trentaine d'oratoriens anglais et deux cents élèves. Je vis la salle où mourut Newman. Chambre très simple et son cabinet de travail, rester intact depuis le jour de sa mort. Les livres sont nombreux. Les photographies d'amis, nombreuses aussi. On croirait que le cardinal mort il y a 20 ans a quitté cette pièce hier. C'est avec émotion que je me rappelais les étapes qui amenèrent l'orateur anglican à la règle catholique et mon guide fut étonné et touché de savoir qu'un Français put avoir un tel culte pour un membre illustre de son ordre.

Pressé par le temps, je ne pus visiter une des grandes bijouteries de Birmingham. Une spécialité de la ville, pour laquelle j'avais une bonne introduction. Je revins à Londres par le rapide en cent vingt minutes. Ce que j'admire le plus, c'est la bonne suspension des trains. Une chose curieuse, aussi, ce sont les tunnels. Les 4 voies passent sous quatre tunnels différents, très écartés les uns des autres, si bien que l'ensemble est d'une largeur démesurée. À la sortie des 4 tunnels, les 4 voies se rapprochent puis redeviennent parallèles.

Malgré l'énorme surface de terrains perdus, c'est plus économique que la construction d'un tunnel colossal pour 8 rails.

Je traversais Londres en cab de Euston à Charring-Cross et après dîner je m'embarquais pour Douvres. À Douvres, j'eus plaisir à entendre la voix française du marin qui m'offrait, pour vingt sous un grand caoutchouc. C'était de l'exploitation en grand, mais j'avais un tel plaisir à entendre la langue maternelle, que j'acceptais le caoutchouc. Bien m'en prit, car la traversée fut glaciale. Il était onze heures du soir. Le vent ne soufflait pas trop fort et le bateau ne dansait pas trop, mais l'humidité vous glaçait les os.

À la sortie du port de Douvres, nous avons manqué couper en deux, un petit bateau écossais qui tenait tranquillement sa gauche. On fit machine arrière juste à temps.

Toute proportion gardée, le Pas-de-Calais c'est aussi fréquenté que les boulevards. On aperçoit des lumières de tous les côtés, des feux fixes, des phares tournants et des flammes deux diverses couleurs. Cela ne donne pas du tout l'impression un peu triste de la pleine mer.

Je fis accepter à la douane de Calais mes 50 cigarettes sans la moindre difficulté. Je ne parlais pas de ma boîte d'allumettes, car on les confisque sans pitié. Si l'on est pris, on paie vingt sous par allumette. C'est une amende formidable. La régie transige quelquefois à dix sous, mais cela fait tout de même plusieurs centaines ou milliers de francs.

J'aurais scrupule à frauder la douane sur la plupart des produits taxés, mai je dois avouer que je passe toujours une boîte d'allumettes en fraude. Cela n'est pas une très grosse économie, mais je veux avoir de bonnes allumettes et je trouve le joug de l'État français insupportable quand il me force à craquer cinq allumettes de suite pour allumer ma bougie. Je suis

d'un caractère très respectueux pour l'autorité, mais je ne puis admettre que la régie m'impose l'usage obligatoire d'un produit nettement défectueux.

Je passais la nuit à Calais et le lendemain je partis pour WIMILLE-WIMEREUSE où je pensais trouver l'automobile d'AMBLETEUSE, mais il fallait attendre quarante-cinq minutes. Ayant confié mes bagages à un voiturier, je partis à pied. Il faisait un vent terrible, je l'avais heureusement dans le dos. J'étais soulevé de terre.

On construit une voie ferrée dans les dunes pour le futur tramway d'Ambleteuse. Je commis l'imprudence de suivre la voie en construction et je dus m'arrêter devant un bras de mer qui me coupait la route. Après un détour pénible au milieu des sables, non pas mouvants, mais très mobiles, je gagnais la route et le pont, si bien que j'arrivais à Ambleteuse longtemps après l'auto. Madame HADENGUE me fit un excellent accueil. Il y avait chez elle ses fils Pierre et Yves. Les JOMIER au complet et Marcel PINARD, son neveu qui, laissant ses parents à l'hôtel à Boulogne, préférait la vie plus de la famille HADENGUE.

Après déjeuner, on m'emmena dans une anfractuosité de rocher au pied des ruines de l'ancien fort d'Ambleteuse. Là, bien protégé du vent on joue au bridge. Les joueurs ou plutôt les joueuses sont nombreux. On me présenta successivement à une quinzaine de jeunes filles. J'ai rarement vu une société plus charmante. Toutes ces jeunes filles étaient sœurs, cousines ou amies très intimes ; toutes de Lille ou de Roubaix. Leurs familles, aux membres innombrables, appartenaient à l'industrie ou à la faculté catholique. C'était un milieu très religieux, très intelligent et distingué. Pendant toute la journée, on fit bridge sur bridge. Après le dîner, je causais longuement avec Marcel PINARD de l'industrie de son père qu'il représente à Paris. Ils ont les mêmes articles que nous, mais ils s'adressent à une clientèle plus riche et ont des articles, au moins en apparence, plus soignée. Je me ferai présenter au mois d'octobre à Monsieur PINARD.

Pendant toute la nuit, il souffla un vent terrible. Malgré des volets pleins et des doubles fenêtres, le vent pleura et gémit toute la nuit dans ma chambre et je dormis fort mal. Le samedi matin on joua encore au bridge puis, après le déjeuner, je partis en auto, ou plus exactement en train. Madame Renard avec Madame Hadengue, qui allait à Boulogne voir son beau-frère et sa belle-sœur. Je continuais sur Paris où j'arrivais avec une heure de retard. Les WEILLER ne m'attendaient plus pour dîner, mais il en restait encore assez pour me nourrir. Je passais quelques heures avec eux avant de prendre le train de nuit pour Bourges.   quatre heures et demie du matin, je me couchais dans mon lit, mais je me relevais deux heures plus tard pour aller au grand tournoi d'épée organiser par le huitième corps.

Le général PELLET me fit un très cordial accueil. Nous étions une quinzaine de concurrents dont le plus ancien était le commandant FAIN. Dès le premier combat, je sentis que cela n'irait pas bien du tout. J'avais une peine considérable à tenir mon épée au bout du bras allongé et j'avais une lenteur de mouvement désespérante. Je sauvais tout juste l'honneur et la médaille de bronze que l'on me donna ressemblait à une fiche de consolation, beaucoup plus qu'à un trophée de victoire.